

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 52 (1914)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Extrait de La pinte où l'on va ou : Le poêle à Jean-Pierre : maître cordonnier en fait de ressemelage : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-210409>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



**Sommaire du N° du 16 mai 1914 :** C'est le La-vaux que je préfère ! — Bienfaisance d'autrefois. — Péniblio (S. G.). — La promenade. — Extrait de « La pinte ou l'on va ». — Pudeur patriotique. — L'esprit chinois. — Le meurtre (M.-E. T.). Les bons coins. — Préceptes mexicains. — Saints de malheur. — La femme et le procès.

**C'EST LE LAVAUX QUE JE PRÉFÈRE !**

L'IMPÉTRATRICE Joséphine passa l'automne de l'année 1812 sur les bords du Léman, partageant son temps entre sa campagne de Pregny, des réceptions à Genève et des promenades sur les deux rives. Dans ses aimables *Causeries d'un octogénaire*, le pasteur genevois Vernes-Prescott écrit à la date du 30 septembre 1812 :

« L'impératrice Joséphine est venue s'établir aujourd'hui à sa campagne de Pregny. Le colonel Saladin se prépare à lui donner un grand bal. En attendant, on s'amuse beaucoup de la promenade qu'on lui a fait faire à Lausanne.

A son arrivée en cette ville, le syndic, rencontrant un de ses municipaux, lui dit :

— J'ai compté sur vous, mon cher Buttacaz, pour faire voir à l'impératrice les principales curiosités de notre ville.

Celui-ci, très peu satisfait de cette mission, est allé en rechignant chercher l'auguste voyageuse pour la conduire à la promenade de Montbenon.

— Vous ne voyez là, lui a-t-il fait observer, que des vignobles qui donnent un vin assez plat<sup>1</sup>. Mais si Votre Majesté regarde là-bas, à gauche, elle découvrira les vignes de Lavaux et plus loin d'Yvorne. Puis, en regardant ici, à votre droite, vous avez La Côte. Ces trois vins sont bien bons, mais à vous dire la vérité, c'est le Lavaux que je préfère. Ils répètent partout qu'il est violent, et qu'il porte à la tête. Eh ! bien, tant pis, c'est le Lavaux que j'aime le mieux. »

**Bienfaisance d'autrefois.**

Nous extrayons du *Journal de Lausanne* de 1788 le billet que voici, adressé à son rédacteur :

A Monsieur Lanteires,

Lausanne, le 15 janvier 1788.

Vous m'avez remis, Monsieur, un louis neuve destiné par le donateur anonyme à encourager au travail quelque famille pauvre de cette ville, et je dois faire connaître l'emploi que j'en ai fait : la moitié a servi à payer un apprentissage de filature ; l'achat d'un rouet, et d'une livre de coton, à la famille Duperhus. J'ai donné l'autre moitié à la femme de Jean Molle, mère de huit enfants, sur le témoignage que veuve Pertuson, Compert et Duvoisin m'ont rendu de son activité au travail et de ses besoins. J'espère que cette distribution satisfera le bon citoyen qui, de sa

<sup>1</sup> Le petit vignoble de Montbenon, propriété de la ville de Lausanne, a disparu complètement pour faire place aux platebands des jardiniers communaux. Sa superficie avait déjà été notablement réduite, il y a une quarantaine d'années, lors de l'agrandissement de la promenade.

**C'EST LE LAVAUX QUE JE PRÉFÈRE !****Bienfaisance d'autrefois.**

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse), Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler, GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

retraite philosophique, s'occupe à éloigner la paix et la mendicité de nos foyers. — D. L.

Comme on le voit, en ce temps-là on faisait beaucoup de choses avec peu d'argent.

**PÉNIBLIO**

(Patois du district de Grandson.)

**S**è vo volliai savai commin Djan Portetta a gagné son sobriquet dè Péniblio, eh bin atutâ chtazicé :

Prémirément faut savai què liai ai z'inveron dé 'na soissantanna d'an, qu'on allâvè tu lè z'an. ai revuè, ai z'avan-revuè, ai rassemblilièmint militero, lè z'ariondissemint avan 'na musica militaire. Clla zitié dè Grandson sè recrutavé à la Saintecraï et clla dè Verdon sè recrutavé in Verdon et din lè z'inveron, m'mamint canqu'à Grandson.

Djan Portetta étais dè Grandson, et comin l'anmavé bin oûrè la musica l'a fé tsermin et manairé po strè reçu din clla dè Verdon. Quand bin nè savai pas djuvif, sè piisa dè férè à simbillian. Suffit què fut reçu. N'avai mint d'instrument ; mais la musica in avai prao : dai clarinet, dai cornet, dai trompettè grossè et pétite, quattro zonnanâ, po la bassa, etc. Justamint in dè cheut quatre z'instrument étais vaquin ; et qu'in djuvivé étais fro dão service, et priront Djan Portetta po lo rimpliacé.

Si lo rin, lo pliaçaron intré doù tot bon : intré Dzâquiè Réssé et François-Louis Vingre, et dissé n'vei qu'à gonflâ sè djoûté et à lôdzî la colissé dè son zonnanâ dè tin z'a auto. Lo chef liai baillifvè cauqué leçon et in sèvessin bin lè répétéchon, l'est oncouvera arrevâ à férè sa partia tant bin que mau. Mais vouaiti qu'à n'abbaï dè Verdon, iô la musica djuvivé à la cantina, lo Dzâquiè Réssé va, a n'on certin momin, vè sa tanta qu'étais couzénairé lè, et liai prin, in catson, 'na patta à relavâ, et poui revint à sa placié et té fourré chta patta, bin in catson assè in-n'an què put, din lo pavillon dão zonnanâ à Djan Portetta. Iô quand l'uron raccomincé à djuvif, lo pouro Djan avâi biô gonflâ sè djoûté commin dai mètse dè pan ; pas fotu dé férè à saillo on son ! Et l'a tot parai fè à simbillian dè djuvif, por cin què l'étais ào premi rin, po nè non ponséna avoué sa colissé et qu'on l'érai remarquâ sè n'avai pas djuvif.

Quand la martsè fut finia, Vingre sè viré contré Djan et liai fâ :

— Etai-te pas biô, ci bocon ?

— Oi, mais péniblio !

Ora, vo repondò què n'y a falliu nè pridzo nè mènichtrè po batsi lo poûro Djan Portetta.

S. G.

**L'anecdote.** — L'ami en visite vient de raconter une anecdote un peu risquée, en présence de Mme X. et de sa fille (dix-huit ans).

La mère s'est mise à rire.

La fille, d'un ton sévère :

— Je t'en prie, maman...

**La promenade.**

La promenade est un passe-temps pour les pieds. C'est la nourrice des cordonniers, le rendez-vous des amants, l'entremetteuse des folles intrigues, la consolation des jeunes veuves, le pèlerinage des femmes coquettes, le paradis des femmes galantes, le purgatoire des maris jaloux, la grande affaire des fainéants, et la galère des paresseux. Elle réjouit la vue, divertit souvent les oreilles, conserve la santé. Elle assaillonne un ragot mieux que le premier cuisinier du monde. Elle est la foire des limonadiers et une loterie de biscuits. Le matin, elle est modeste ; le soir, enjouée, badine, gaillarde ; au retour elle recommande le fauteuil et fait du lit un objet de tentation. En été, elle régale ses amants de la poussière, et de rhumes en hiver. Le souper est son fils, et le sommeil est son petit-fils. Ses armes sont les éventails, et le parasol est sa couronne. Enfin, c'est le plaisir de la jeunesse et le crève-cœur des goutteux, qui envient promener tous ceux qui aiment la promenade.

OXENSTIERN (1641-1707).

**EXTRAIT**

DE

**LA PINTE OU L'ON VA**

ou le Poêle à Jean-Pierre,  
maître cordonnier en fait de ressemelage.

(Brochure in-8, imprimée en 1801.)

**II****SCÈNE X**

Les précédents acteurs. Anne-Marie, femme de François-Louis Piouta.

ANNE-MARIE (*entre en criant*).

Eh ! à dieu mé rindô !... François-Luvi !... cliau bregan... François-Luvi !... lôdiabile lé pringné tû... le pringné tû avoué... François-Luvi, François-Luvi, donc.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA (*buvant*).

Quâ te ? te rôlé comin n'a pataila.

ANNE-MARIE (*pleurant*).

Héla, mon Dieut ! yé prau dé qué brama. Cliau canaille, cliau mobile (corps de militaires volontaires), que son per tzi nô, que dévouron tô.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA (*ivre*).

Qué tzin que te di ?

ANNE-MARIE (*pleurant*).

Oï bin ma fai, que lai son.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Tzi nô ? — né pas veré.

ANNE-MARIE.

Lô tzancré là mintâ que dio. Son dza tzi noutré vezin, que l'on prai lé saussessé, lé jambon ; l'on vouilla avai de la tzé frétsze, non rin voilli dé bacon, l'on teri lo sabro ; l'on fé na viâ (en sanglotant), ô mon Dieu !

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Se són tzi lo vezin, ne vignon pà por no; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion : *que su on tot bon patriote.*

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la grailâ, que tzi dessu lé crouyô è dessu lé bon.

ANNE-MARIE (*soupirant*).

Eh, mon Dieu ! èt possiblo din stû mondo ! — dion que son à la décrêchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretâ dû que fon to a décrêtré.

ANNE-MARIE.

Son zolâ au tzaté; non trovâ nion qué lo coché; lai yon prai dozé sâ d'aveinâ; lai yon bailli ne sé guéro dé coû per la titâ; l'on fé à sagni per to. Lo signeu qué à la vella a cuedi écriré nà létra au générâ; que n'étaï pa on refratâro, que n'avai rin segni de brouillier, que létai por lé cincé dû que nin dai min lù, et que to lo veladzo lai in dai; lo générâ na rin voilliâ acuta, la pire de au vôlet dé tzambrâ quavai apôrtâ la létra, que faillai deré à monsieu que lai baillivé bin lo bon vépro è que voillion bin bairé à sa santâ; è pui sé son buétâ ne sé guéro à trabliâ. Yo fon lé nà viâ quon lè zoû bramâ du tzi no : la Djeanâton que baillé à medzi ai pudzenâ d'au tzaté a étaï d'obliedzi dé le menu vaire lé pudzenâ è lé pindzon, yo lo to tiâ, lon fê on sacadzo, ô mon Dieu ! on ne sa que sé déré. Lon fé a chautâ la saraillie de la cavâ, bai von, fon na viâ dé mêtzance.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.

TOINON.

Père ?

FRANÇOIS-Louis PIOUTA (*se relevant de terre où il était tombé*).

Vinte a ce bin mé ronnâ té ?

TOINON (*il rit*).

Nâ...

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Vaultâ baire on véro dé vin por té férâ foi. (*Toinon prend son verre et boit*). Toinon. Yô sonte sljau mobile ?

TOINON (*après avoir bu*).

Crayo que sin von.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Lia te gran tin que lai son ?

TOINON.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnament que vo zira fro d'au veladzo, que yé dza oyû lo taborin; ne savé pas cin que ciré : su quedi alla dessu lo mòti, è lé zé vu que vegnivon avon lo tzemin dai Craisetté. Astou que son arrevâ sé son buétâ à corré din lé mésion, yo lon prai to cin que lon pû impuégny. Lé féné bramâvon ; leur trézon lau sabro : voitivón per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saire to, au gardarobâ; prengnon lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzemisé. Non rin laissi à nion.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! mon te prai ma cazâcâ dé medzelannâ, quétaï décotû la poirtâ ?

TOINON.

O, na; ne son pâ intrâ tzi no. Quan lé zé vû veni, mè, su sondz dé férâ lo redan; yé buéta ma viglie cázâcâ; lé zé roucanna; mon baigli dai coû dé pi au cù; ma cin ne mè fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrâ poirtâ, è ne

pa zintra porcin que dezé que niajvai rin tzi nô quâ dai piou. (*Il rit et les paysans aussi*.)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on prau, nin voglion pa mè.

TOINON.

Lien a yon dé stau compagnon que nô za bin fè à riré. Lé intrâ tzi Jaque à la Cussa; la roilli là fénâ, lé za tû aqueillai défro, è pui sé bueta à robâ to cin que la pù. Ne sé pa comin cin è zâla; létan à la queri me nonkli lô municipâ, è buenadrai dé dzin vegnivon avoûé lù. Lé zinsfan saillivon dé lécolâ. Voiquâ mon estafé qu'avai rimplia sé catzé, è pui l'avai tan buéta dafféré din sé tzocé que ne payai pa sé remuâ. Tantia que l'a volû martzi, et voique latataze de sé tzocé qua rontû; è pui la laissi tzairé na tzemize au père-gran, ène sé guéro dé bâ à lonklie Toubie, è pui na malotû de buro que l'avai catzi din sé tzocé : tû lè zinsfan sé son buetâ à bramâ apré lù : lô sé-buetâ à coré è lé zinsfan apré lù, que criavon : kaka buro, kaka buro; yo stû compagnon avai nà vergognâ, èfeyessai tan que médi payai per le véguié de la Rioûta, per le Rapé totâmon canquâ au boû dé la Fivâ, è pui ne lon pluie revû. (*Tous les paysans rient avec Toinon*.) A çâ mé fô returnâ viâ, orâ que yé bin bu. — Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatzé ne ronté pâ.

TOINON.

Ne fai pa aprianda, né min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (*Il sort*.)

#### Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui juraît fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappa désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

— Qu'est-ce donc, demanda-t'il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue ?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le Lausannois répondit :

— Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à Lausanne.

— Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quartier.

#### L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit : « On dit les Français spirituels, et l'on a raison ; mais écoutez les Chinois :

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ».

Ils appellent un homme inoffensif et timide : un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard : « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pèse lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fâts qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

#### Devant le juge :

*Le plaignant.* — Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

*Le juge.* — Qui vous dit qu'il vous visait ? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

#### LE MEURTRE

COMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria :

— A propos, vous savez... chose, le banquier, a cassé sa pipe...

Non !

— Parfaitement ! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire : « Ouf ! » Fini, raclé, nettoyé ! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

— Une belle mort, tout de même, exempte de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épouvante...

Lambert se recueillit un instant, puis :

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appelait de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave *Zouzou*, qui, tout heureux de l'au-bâine, gambadait éperdument autour de moi. C'était une belle après-midi de printemps ; arbres en fleurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journées bénies qui vous font trouver la vie belle et désirable.

Arrivé à l'Usine, je confie *Zouzou* au maître et sans plus tarder je descends dans le petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant ! 13,000 volts ! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés ! On sait comment on entre là. On ne sait jamais si l'on en sortira vivant. La moindre imprudence, le moindre geste peuvent avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là, qui vous guette. Toucher aux conducteurs c'est déchaîner le feu céleste, provoquer l'irréversible cataclysme. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs de lumière. Et quand elles prennent leur revanche, malheur à ceux qu'elles ont choisi pour victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. J'm'efforçai de trouver le diagnostic, quand u joyeux aboi me fit brusquement me retourner. *Zouzou*, mon bon *Zouzou*, échappant à son gardien, bravant la consigne, venait de pénétrer dans le souterrain. Frétilant, quêtant du regard mes caresses, il se rapprochait, inconscient danger.

J'eus aussitôt la vision de l'infâme tragédie qui se préparait.

— Il va se rapprocher encore, pensai-je, n toucher, entrer en contact avec les conducteurs. Nous sommes perdus !

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour le bête et *Zouzou* était pour moi un ami véritable. Mais en ce moment toute ma tendresse s'était évanoûie, avait fait place à une haine folle, implacable. Oh ! me défaire de cet animal de cette bête malfaisante dont l'affection stupide allait causer ma perte. Je songeai :

— Là-haut, sur la campagne en travail, le soleil déverse sa chaleur et sa joie. L'amour chante dans les cœurs. La nature se réveille, vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en comprendre toute l'horreur. Mourir ! J'étais jeune, vigoureux, plein d'espoir. Et il fallait mourir. Je me représentais les flammes jaillissant soudain de ces câbles inoffensifs en apparence qui recelaient toutes les colères du ciel. Mourir ! Il fallait mourir ! Une révolte me saisit. Tout près, dans la salle aux machines, il y avait ce